

Noël dans la forêt*

par

Maurice Constantin-Weyer

Au trot des petits chevaux, caparaçonnés de grelots, sous la nuit claire où couraient les lointains reflets d'une aurore boréale, les traîneaux glissaient sans effort sur la neige durcie. À mesure que l'on approchait du village, l'on commençait à entendre des voix humaines, des hennissements de chevaux et des aboiements de chiens.

Ce petit village de Manitoba – c'est un souvenir qui aura bientôt un demi-siècle! – se composait alors d'une quinzaine de maisonnettes en bois, d'une petite église, à laquelle attenaient presque – séparés seulement par quelques taillis – le presbytère et un petit couvent où trois nonnes essayaient d'éduquer quelques enfants. La gare n'était qu'un wagon hors d'usage, posé sur pilotis, à côté de la plate-forme en cèdre équarri. La poste était dans l'un des trois magasins qui, avec un petit hôtel, formaient sans peine les bâtiments les plus imposants de l'agglomération.

La population était pauvre. Il n'y avait guère que cinq ou six ans que les premiers colons, des Français pour la plupart, peinaient là, pour arracher à la forêt et au marais quelques acres de terre cultivable. Nous étions tous plus ou moins endettés à l'égard des commerçants qui, eux-mêmes, étaient endettés à l'égard de leur banque.

Nous vivions surtout d'espoir. L'été, nous défrichions la forêt sous les morsures des maringouins, ou nous creusions des tranchées dans le but de faire s'écouler l'eau des marais – sans préjudice du travail ordinaire de la terre – et, l'hiver, nous coupions du bois, non seulement pour nous chauffer, mais, aussi, pour en envoyer des wagons aux gens des villes qui nous le payaient en beaux

* Ce texte a été publié dans *Les Nouvelles Littéraires, Artistiques et Scientifiques*, n° 1060, 25 décembre 1947, p. 1 et repris sous le titre "Dans la forêt canadienne" dans *Montréal-Matin*, 7 février 1948.

dollars papier. C'est pourquoi Noël était pour nous une fête magnifique. Nous nous accordions un congé de deux jours, à cette occasion, et nous nous retrouvions entre Français. Je veux dire que, ce jour-là, nous donnions aussi congé à nos antipathies et à nos jalousies. On a beaucoup parlé, ces années dernières, de solidarité, mais l'expérience m'oblige à avouer que, même dans ce pays ingrat, où nous eussions dû nous épauler les uns les autres, notre plus gros souci n'était pas de réussir, mais bien de ne pas voir notre voisin réussir avant nous. Joignez à cela des rivalités de Bretons à Juraissiens, de Savoyards à Auvergnats... Mais tout cela s'apaisait à Noël.

Par une licence spéciale des autorités – en l'espèce le propriétaire d'une remise à chevaux, lequel avait été promu aux hautes fonctions de constable – l'hôtel gardait son bar ouvert. Comme la plupart d'entre nous arrivaient bien avant l'heure de la messe, nous nous retrouvions là, après avoir mis une couverture sur le dos des chevaux attachés aux poteaux des clôtures et leur avoir jeté une botte de foin, apportée avec nous.

Engoncés dans nos fourrures, l'haleine givrée au col de notre manteau, nous ressemblions, dans la nuit, à des ours en bonne humeur. Au bar se formaient de petits groupes d'hommes, qui s'abreuvaient réciproquement de gin et de whisky, tandis que les femmes avaient déjà gagné l'église, où elles papotaient autour du poêle chauffé au rouge. Et, moi-même, après avoir avalé hâtivement un verre de whisky, je courais à l'église, non par piété, je puis le dire, mais parce que j'avais hâte d'y retrouver une petite voisine avec laquelle je m'entendais bien. Tout à coup, la cloche sonna, appelant les attardés. Une des Soeurs se mit à l'harmonium, et le prêtre entra. Le Noël d'Adam éclata, apportant avec lui les vieux souvenirs des nativités françaises. À côté de moi, une vieille femme sanglota doucement. Beaucoup de fidèles communièrent et, parmi eux, la jeune fille à laquelle je faisais la cour.

La messe prit fin.

Le père de ma voisine m'avait invité à venir réveillonner chez lui et ce fut un prétexte que je pris pour emmener la jeune fille dans mon traîneau. Mes chevaux étaient d'excellents trotteurs et nous arrivâmes à la maison bien avant les parents.

Je voulus embrasser mon amie.

– Non! dit-elle. Je viens de communier. Ce serait mal. Et puis, il faut que je vous dise quelque chose. J'aurais préféré ne pas vous

le dire aujourd'hui, parce que ce n'est pas un jour à faire de la peine à quelqu'un, mais il faut que tout finisse entre nous. Je suis fiancée...

C'est le réveillon le plus triste que j'aie jamais fait.

Mais à l'âge que j'avais alors on se console aisément.